

300 000 000 d'Américains : L'étonnante croissance démographique des États-Unis

Jean-Frédéric Légaré-Tremblay *

Résumé

Les États-Unis ont accueilli leur 300 000 000^e habitant à l'automne 2006, confirmant ainsi leur statut de 3^e puissance démographique mondiale. Derrière ce chiffre impressionnant se cache une croissance démographique des plus élevées parmi les pays développés. Mieux encore, c'est aux États-Unis que l'indice de fécondité est le plus élevé en Occident, avec 2,1 enfants par femme. Cette croissance suscite des transformations sociales notoires, dont la plus importante est sans contredit la modification du tissu social et ethnique. Mais c'est un jeu à double sens, car l'immigration récente, principalement latino-américaine, a elle-même joué un rôle majeur dans la croissance démographique du pays. D'autres phénomènes, tels que le déplacement du centre de gravité démographique vers le sud et l'ouest du pays et le mouvement vers les banlieues, accompagnent également cette croissance démographique. Elle entraîne enfin une série de conséquences économiques et environnementales, certaines heureuses, d'autres moins. Chose certaine, l'exceptionnalisme américain se manifeste aussi dans sa démographie.

Le cas des États-Unis est remarquable, non seulement parce qu'il s'agit de l'un des rares pays occidentaux importants à garder une fécondité presque suffisante pour renouveler les générations, mais aussi parce qu'il n'y a pas de politique nataliste, pas de politique explicite d'encouragement à la famille. [...] C'est peut-être le goût de la vie des Américains. Leur optimisme, leur confiance dans l'avenir.

JACQUES HENRIPIN (entrevue de Jean-Frédéric Légaré-Tremblay), *Les défis d'une population mondiale en déséquilibre*, Montréal, Varia, Coll. Entretiens, 2006, p. 30

Introduction

Le 300 000 000^e Américain est venu au monde, ou a franchi les frontières du pays, le mardi 17 octobre 2006 à 7h46, selon la *population clock* du Bureau du recensement américain¹. Le moment précis où les États-Unis ont franchi ce cap est davantage une déduction basée sur des régressions statistiques qu'une réalité avérée, car il n'existe pas d'outil de recensement qui permette de connaître en temps réel le nombre exact d'Américains qui naissent, décèdent, immigrer et émigrent. Et

* L'auteur est journaliste indépendant. Directeur de la collection « Entretiens » aux Éditions Varia et membre associé à l'Observatoire sur les États-Unis de la Chaire Raoul-Dandurand en études stratégiques et diplomatiques (UQAM). jeanfred.lt@gmail.com

¹ U.S. CENSUS BUREAU, *U.S. POPClock Projection*, <http://www.census.gov/population/www/popclockus.html>

l'immigration illégale vient davantage brouiller les pistes.

Selon la moyenne statistique, un Américain s'additionne à la population totale toutes les 11 secondes, résultat de la croissance naturelle (naissances et décès) et du solde migratoire (immigrants et émigrants). Mais le fait demeure que les Américains viennent d'entrer dans le club très exclusif des pays possédant une population supérieure à 300 millions d'habitants. Seules la Chine et l'Inde, loin devant, avaient une population excédant ce chiffre. Les États-Unis confirment ainsi leur statut de troisième puissance démographique mondiale. Cette puissance ne se révèle pas uniquement par le chiffre magique de 300 millions, mais également par la rapidité à laquelle croît la population américaine. Ce 300 millionième habitant arrive en effet 39 ans seulement après le 200 millionième, et si les projections du Bureau du recensement sont justes, les États-Unis accueilleront leur 400 millionième en 2043.

Pour que défilent ces chiffres aussi rapidement, il faut un taux de croissance relativement élevé. En fait, les États-Unis font aujourd'hui l'expérience d'un des taux de croissance les plus élevés parmi les pays développés. Et en y regardant de plus près, les Américains remportent la palme pour le taux de fécondité, car c'est aux États-Unis que les femmes ont le plus d'enfants. Tout cela distingue les États-Unis des autres nations développées, dont plusieurs voient déjà ou verront bientôt leurs populations s'engager sur la pente descendante. Sur le plan interne, cette croissance suscite des transformations sociales notoires, dont la plus importante est sans contredit la modification du tissu social et ethnique.

D'autres phénomènes, tels que le déplacement du centre de gravité démographique vers le sud et l'ouest du pays et le mouvement vers les banlieues, accompagnent également cette croissance démographique. Elle entraîne enfin une série de conséquences économiques et environnementales, certaines heureuses,

d'autres moins. Chose certaine, l'exceptionnalisme américain se manifeste aussi dans sa démographie.

L'exceptionnelle fécondité américaine

Sous ses allures austères, la démographie est bien davantage que des chiffres. Dans les mots de Jacques Henripin, père de l'enseignement de la démographie au Québec, « l'évolution des populations est une chose qui se fait dans le temps long, d'une manière discrète qui échappe souvent à l'actualité, mais qui laisse des traces profondes sur les sociétés »². Nous verrons un peu plus loin les causes et les conséquences sociales, politiques et économiques de la croissance démographique américaine. Or, pour bien saisir cela, il est vrai qu'il faut au préalable connaître les concepts et les données de base qui permettent de dégager les tendances lourdes de la population. C'est également sur la base de ces concepts et données que l'on peut faire des comparaisons entre pays et ainsi dégager les particularités américaines.

Tout d'abord, la croissance ou la décroissance d'une population est le résultat de deux choses : la croissance naturelle, qui est la somme des décès soustraits aux naissances, et le solde migratoire, soit le nombre d'émigrants soustrait au nombre d'immigrants. Ensuite, pour que les générations puissent se renouveler et que la population se maintienne, il faut un indice de fécondité (nombre d'enfants par femme) égal à 2,1³. Ainsi, un pays dont l'indice de fécondité est constamment de 2,1 et dont le solde migratoire reste nul, verra sa population conserver la même taille au fil du temps.

² JACQUES HENRIPIN, *op. cit.*, p.9.

³ Le chiffre est de 2,1 dans les pays développés, c'est-à-dire là où le taux de mortalité infantile est faible. Car il faut bien entendu 2,0 enfants pour remplacer les deux parents, mais il faut également, en moyenne, un 0,1 supplémentaire pour remplacer les décès qui surviennent, dans la progéniture, avant l'âge de la procréation.

Dans l'ensemble, le taux de croissance total de la population américaine ne fait pas figure d'exception parmi les pays développés, mais c'est seulement de peu qu'il échappe à la palme. Les États-Unis se classent ici autour de la quatrième place⁴, selon les Nations Unies, avec un taux de croissance de 1,0%, *ex aequo* avec le Canada et la Nouvelle-Zélande. Seules l'Irlande (1,8%) et l'Australie (1,1%) surpassent les États-Unis (le Canada et la Nouvelle-Zélande)⁵. Cela dit, force est d'admettre que parmi les leaders de la croissance ici mentionnés, les États-Unis sont les seuls à posséder une population de taille massive ; ses collègues n'ont guère plus de 32 millions d'habitants (Canada). On tombe ensuite à 20 millions (Australie) et ensuite, loin derrière, à 4 millions (Irlande et Nouvelle-Zélande).

En chiffre absolu, les États-Unis sont donc responsables de l'essentiel de la croissance démographique des pays développés. Ou plutôt, pour être plus juste, amortissent-ils le déclin démographique entraîné par des taux de croissance excessivement faibles, voire nuls, dans la majorité des pays développés⁶. C'est principalement le cas en Europe de l'Est, au Japon et en Europe méridionale. Même en prenant en considération l'immigration, certains pays de ces régions ont effectivement déjà amorcé le processus de la décroissance démographique. Par exemple, la population russe a atteint son sommet en 1990 avec 148 millions d'habitants et décline depuis lors : elle est

⁴ Les statistiques démographiques varient quelque peu d'une référence à l'autre, car il y existe plusieurs méthodes de calcul. Par exemple, certaines références (tel que le *CIA World Factbook*) isolent les chiffres d'une seule année, ce qui peut parfois donner lieu à de fortes variations d'une année à l'autre. D'autres références préfèrent à juste titre faire des moyennes sur plusieurs années, réduisant ainsi l'impact des années présentant des anomalies statistiques. Les données que nous avons choisies sont de la deuxième catégorie.

⁵ NATIONS UNIES/DIVISION DE LA POPULATION, *World Population Prospects: The 2004 Revision*, URL : <http://esa.un.org/unpp/>, page consultée le 21 octobre 2006.

⁶ Selon les Nations Unies, la population de l'ensemble des pays développés devrait se maintenir à 1,2 milliard d'habitants, sa taille actuelle, jusqu'en 2050. Pendant ce temps, les pays moins développés verront leur population passer de 4,9 à 7,8 milliards, un accroissement de 59%. Cité par JACQUES HENRIPIN, *op. cit.*, p.20.

aujourd'hui de 142 millions et devrait continuer sa chute pour redescendre à 130 millions en 2025 et à 110 millions en 2050. Le Japon a, quant à lui, amorcé officiellement son déclin démographique cette année. Dans le sud de l'Europe, l'Italie, l'Espagne et la Grèce se tiennent en équilibre sur le point mort et les projections statistiques annoncent l'amorce du déclin démographique d'ici une dizaine d'années. En fait, à l'instar du Japon, l'ensemble du continent européen s'engage présentement sur la pente descendante⁷.

Quant à l'accroissement naturel des Américains, celui-ci n'est pas exceptionnel non plus, bien qu'il soit tout à fait respectable en regard des taux moyens retrouvés dans les autres nations développées. Le rapport positif des naissances sur les décès (il naît un Américain toutes les 7 secondes, alors qu'il en meurt un toutes les 13 secondes) fait croître la population américaine de 0,6% chaque année, tout comme en Australie. Les États-Unis (et l'Australie) sont encore une fois au quatrième rang, après l'Islande et l'Irlande (0,8%) et la Nouvelle-Zélande (0,7%).

Pour trouver l'exception américaine sur le plan de la démographie, il faut regarder du côté de l'indice de fécondité. Les Américaines sont en effet les femmes qui, toutes nations développées confondues, mettent le plus d'enfants au monde au cours de leur vie. Elles sont à vrai dire les seules à afficher une fécondité suffisante pour renouveler la population : 2,1 enfants chacune en moyenne. Ici, ce sont les Françaises et les Irlandaises (1,9), de même que les Islandaises et les Néo-Zélandaises (2,0) qui les talonnent de près. À l'inverse, les moins fécondes se trouvent en Corée du Sud (1,1), dans quelques anciennes républiques soviétiques - le Belarus, l'Ukraine - et en Slovénie (1,2), et enfin au

⁷ NATIONS UNIES/DIVISION DE LA POPULATION, *op. cit.*

Japon, en Russie, en Espagne et en Italie (1,3)⁸.

La raison pour laquelle l'indice de fécondité exceptionnellement élevé des États-Unis ne se traduit pas par un taux de croissance tout aussi exceptionnel réside dans leur solde migratoire moins élevé qu'on ne pourrait le croire. Contrairement à l'idée reçue voulant que les États-Unis soient la terre d'immigration par excellence, l'immigration représente un apport de population qui n'est pas mirobolant. En chiffre absolu, il est vrai que les États-Unis sont la principale terre d'accueil d'immigrants au monde ; ils en accueillent 1,2 million par année environ⁹. Or, si l'on regarde au *prorata* de la population, les États-Unis affichent un taux de migration net de 3%¹⁰. C'est un taux non négligeable, mais relativement faible si on le compare à celui du Canada ou de l'Espagne (6%), de l'Italie, de l'Irlande, de l'Australie ou de l'Islande (tous environ 5%)¹¹. Ainsi, 11% de la population américaine est actuellement constituée d'immigrants (14,6%, si l'on compte les 11 millions d'immigrants illégaux estimés vivant sur le territoire américain)¹². Au Canada, c'est 20%, presque le double. La population australienne comprend, quant à elle, 22% d'immigrants¹³. Par contre, selon les standards européens, tous ces chiffres sont élevés, car la part moyenne d'immigrants dans l'Union européenne est de 5,5%, avec un sommet en Allemagne (9%). Viennent

ensuite la Grèce (8%), l'Espagne (7%) et la France (6%)¹⁴.

L'immigration joue cependant un rôle plus important qu'il n'y paraît dans la croissance de la population américaine. Selon les statistiques que nous avons rapportées, l'immigration directe est responsable de 40% de la croissance totale, tandis que les 60% restants sont le fruit de l'accroissement naturel¹⁵. Or, une partie considérable de l'accroissement naturel est attribuable à l'immigration passée, car les immigrants ont une progéniture plus généreuse que les Américains de souche. Autrement dit, l'indice de fécondité moyen des immigrants est plus élevé que la moyenne nationale. L'immigration, sujet chaud s'il en est présentement aux États-Unis, est donc un facteur incontournable dans l'analyse de la démographie américaine¹⁶. Il s'agit certes d'un facteur de croissance, mais également un facteur qui vient modifier le tissu social et ethnique des États-Unis avec une ampleur jamais vue depuis le début du 20^e siècle. L'épisode actuel comporte cependant des idiosyncrasies qui le rendent unique dans l'histoire du pays.

José can you see...

Il y a un double phénomène qui vient renforcer l'importance de l'immigration et de sa descendance dans la croissance démographique des États-Unis. D'une part, l'immigration augmente. Non seulement en

⁸ NATIONS UNIES/DIVISION DE LA POPULATION, *op. cit.*

⁹ DEPARTMENT OF HOMELAND SECURITY, *2005 Yearbook of Immigration Statistics*, URL :

http://www.dhs.gov/xlibrary/assets/statistics/yearbook/2005/OIS_2005_Yearbook.pdf, page consultée le 25 janvier 2007.

¹⁰ Ce chiffre indique la différence entre le nombre de personnes immigrés et le nombre de personnes émigrées pour chaque tranche de 1000 personnes.

¹¹ POPULATION REFERENCE BUREAU, *2006 World Population Data Sheet*, URL : <http://www.prb.org/pdf06/06WorldDataSheet.pdf>, page consultée le 21 octobre 2006.

¹² Chiffres de 2006 du Bureau américain du recensement rapportés dans « America by the Numbers: Who We Are... », *Time*, 30 octobre 2006, p.18-19.

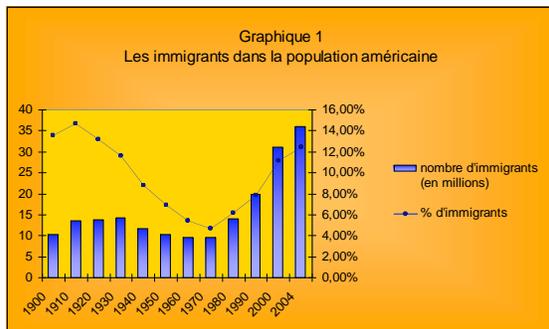
¹³ JACQUES HENRIPIN, *op. cit.*, p.51-52.

¹⁴ EUROSTAT, *Populations non nationales dans les États membres de l'UE*, URL : http://epp.eurostat.cec.eu.int/cache/ITY_OFFPUB/KS-NK-06-008/FR/KS-NK-06-008-FR.PDF, page consultée le 21 octobre 2006.

¹⁵ Selon ces critères, la croissance de la population canadienne est attribuable à l'immigration à hauteur de 66%, la balance étant assurée par l'accroissement naturel. STATISTIQUE CANADA, *Population et démographie*, URL : http://www41.statcan.ca/3867/ceb3867_000_f.htm, page consultée le 21 octobre 2006.

¹⁶ Les liens probants entre la croissance actuelle et le sujet très polémique de l'immigration expliquent d'ailleurs que la présente administration ait passé sous silence l'arrivée du 300 millionième Américain. En 1967, Lyndon Johnson avait souligné en grande pompe le franchissement du cap des 200 millions d'habitants. L'immigration était alors dans un creux historique et l'essentiel de la croissance démographique était attribuable à la croissance naturelle.

chiffre absolu, mais également en proportion de la population américaine dans son ensemble (voir graphique 1). Du creux historique des années 1950 à 1980, où les immigrants ne formaient grosso modo qu'entre 5 et 7% pour la population, le pays retrouve, depuis les années 2000, des chiffres similaires à ceux du début du siècle dernier, alors que les Européens arrivaient en masse sur les côtes américaines. Selon William Frey, démographe et chercheur à la Brookings Institution, les États-Unis redeviennent aujourd'hui un véritable *melting pot*¹⁷.



Source: AUDREY SINGER, *The New U.S. Demographics*, Brookings Institution, 2003

D'autre part, parallèlement aux similitudes quantitatives entre les contingents d'immigrations d'aujourd'hui et d'alors, il existe une grande dissemblance qualitative entre les deux, dissemblance qui se situe au niveau de l'origine des immigrants (voir graphiques 2 et 3). Ceci a des conséquences remarquables sur le tissu social et ethnique du pays. La très grande majorité des immigrants arrivés en terre américaine entre 1900 et 1920 provenait d'Europe (86%). Encore en 1967, alors que le pays atteignait les 200 millions d'habitants et que l'immigration était à son plus bas (moins de 5% de la population), le principal pays d'origine des immigrants arrivant aux États-Unis était l'Italie¹⁸. Ainsi, très peu

provenaient des pays en développement (Asie, Afrique et Amérique latine), de sorte que le *melting pot* auquel fait référence William Frey en demeurait un constitué de Blancs et d'Occidentaux, donc culturellement assez proches des Américains. Or aujourd'hui, ces chiffres se sont pratiquement inversés, avec seulement 13% d'immigrants d'origine européenne et le reste provenant d'Amérique latine, d'Asie et d'Afrique. Pour être plus précis, les Latino-américains comptent pour exactement la moitié des immigrants arrivés entre 1980 et 2000¹⁹. Ce renversement complet dans le profil national et ethnique des immigrants est notamment dû à l'entrée en vigueur du *Immigration and Naturalization Act* signé en 1965 par le président Lyndon Johnson, loi qui éliminait officiellement les quotas visant certains groupes ethniques²⁰. C'est d'ailleurs quelques années plus tard que commencèrent à arriver en masse les immigrants latino-américains et, plus exactement, mexicains, alors encouragés à traverser le Rio Grande en raison d'une forte récession économique sévissant au Mexique à partir du milieu des années 1970. Le Mexique a alors remplacé l'Italie comme principal pays d'origine des immigrants²¹. Il va donc de soi que ces « nouveaux » immigrants, d'origine principalement latino-américaine, font des États-Unis un *melting pot* ethniquement beaucoup plus diversifié qu'au début du 20^e siècle. D'ailleurs, la part de Blancs dans la population américaine diminue progressivement depuis cette nouvelle vague d'immigration au profit d'abord et avant tout des Latino-américains,

¹⁷ Entrevue à l'émission « On Point », *National Public Radio*, 27 septembre 2006.

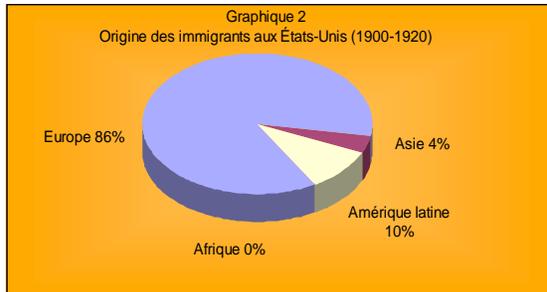
¹⁸ POPULATION REFERENCE BUREAU, *The United States at 300 Millions*, URL : <http://www.prb.org/Template.cfm?Section=PRB&template=/ContentManagement/ContentDisplay.cfm&ContentID=1438> 0, page consultée le 23 octobre 2006.

¹⁹ AUDREY SINGER, *The New U.S. Demographics*, Brookings Institution, 2003, URL: http://www.brookings.edu/metro/speeches/20031110_singer.htm, page consultée le 23 octobre 2006

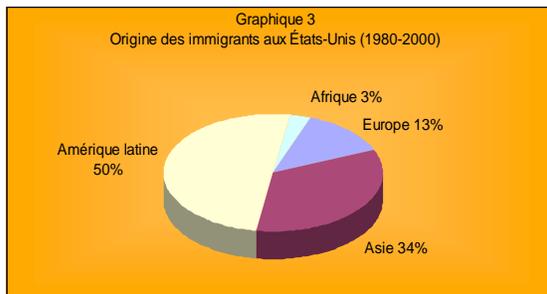
²⁰ Les premières régulations dignes de ce nom en matière d'immigration aux États-Unis, implantées en 1924, imposaient des quotas très bas pour les ressortissants de pays asiatiques et de l'Europe de l'Est et du Sud. La loi visait cependant surtout les Asiatiques, victimes de la crainte, chez les Américains, du « péril jaune ». Une loi de 1882 avait d'ailleurs déjà restreint l'immigration spécifiquement chinoise en abaissant le quota de 30 000 à 105 immigrants chinois par année.

²¹ Idem

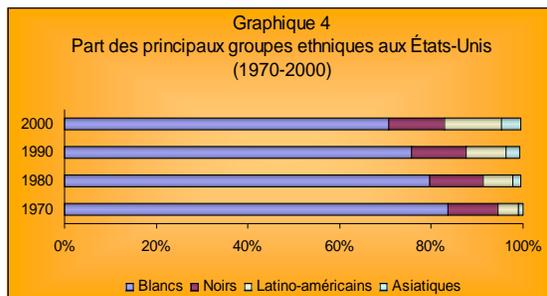
mais également des Asiatiques (voir graphique 4). Au milieu du siècle, les Blancs ne devraient former que 50% de la population et les Latino-américains, 24%²².



Source: AUDREY SINGER, *The New U.S. Demographics*, Brookings Institution, 2003



Source: AUDREY SINGER, *The New U.S. Demographics*, Brookings Institution, 2003



Source: AUDREY SINGER, *The New U.S. Demographics*, Brookings Institution, 2003

Cette nouvelle donne migratoire a également des conséquences notoires sur l'indice de fécondité moyen aux États-Unis, car les « nouveaux » immigrants proviennent de pays où les indices de fécondité sont plus élevés qu'aux États-Unis. L'indice de fécondité des Latino-américaines vivant aux

États-Unis est de loin le plus élevé. Avec 2,82 enfants par femme, elles devançant les Noires (qui ne sont évidemment pas des immigrants, pour la plupart), qui ont en moyenne 2,02 enfants. Viennent ensuite les Asiatiques, avec 1,90 enfants, et les Blancs, qui ont 1,85 enfant en moyenne²³. Il apparaît donc très clairement que les immigrants, et principalement ceux d'origine latino-américaine, contribuent de plus en plus, alors que la part qu'ils occupent dans la population américaine augmente sans cesse, à l'essor démographique des États-Unis. Si l'on réduisait considérablement l'afflux d'immigrants, ou, plus exactement, si les immigrants venaient exclusivement d'Asie ou bien d'Europe, l'indice de fécondité américain serait, bien entendu, inférieur à l'indice requis pour le remplacement des générations (2,1) et serait également comparable à l'indice rencontré dans certains pays du nord de l'Europe, en France, en Australie ou en Nouvelle-Zélande²⁴.

La conséquence de tout cela est que la moitié de la croissance totale actuelle de la population américaine est attribuable aux Latino-américains, que ce soit par immigration ou par accroissement naturel²⁵. Autrement dit, les Latino-américains qui entrent au pays et ceux qui donnent naissance aux États-Unis sont responsables de la moitié de la croissance totale de la

²³ Chiffres de 2006 du Bureau américain du recensement rapportés dans « America by the Numbers: Who We Are... », *op. cit.*, p.18-19.

²⁴ Il faut cependant relever un fait remarquable, à l'effet que l'indice de fécondité de 1,8 chez les Blancs américains, indice relativement élevé selon les standards des pays développés, existe en l'absence de véritables politiques natalistes. En Europe, notamment, les pays du nord et la France ont su regagner un indice de fécondité du même acabit grâce à de généreuses politiques natalistes. Certains expliquent la fécondité relativement élevée des Blancs américains par des facteurs économiques et religieux. Les revenus moyens par famille très élevés des Américains et leur niveau de pratique religieuse inégalé en Occident expliqueraient le fait qu'ils aient somme toute plus d'enfants que la moyenne des habitants des pays développés. Voir JACQUES HENRIPIN, *op. cit.*, p.30 ; BARBARA BOYLE TORREY et NICHOLAS EBERSTADT, « The Northern America Fertility Divide », *Policy Review*, no 132, août-septembre 2005.

²⁵ WILLIAM FREY, « A Nation of Newcomers », *Los Angeles Times*, 8 octobre 2006.

²² WILLIAM FREY, *America's Emerging Demography*, Brookings Institution, 2005, URL: http://www.brookings.edu/metro/speeches/20050818_frey.htm, page consultée le 23 octobre 2006.

population. D'ailleurs, selon William Frey, les probabilités statistiques indiquent que le 300 millionième Américain était un homme (la nature fait toujours naître légèrement plus d'hommes que de femmes – en contrepartie, les hommes meurent un peu plus jeunes que les femmes), né d'une mère mexicaine (les Mexicains sont les plus nombreux parmi les immigrants latino-américains, eux-mêmes les plus nombreux parmi tous les immigrants) dans le district de Los Angeles (le district ayant la plus forte concentration le Latino-Américains aux États-Unis : 45% de la population, une hausse de 105% entre 1980 et 2000)²⁶.

La croissance démographique : bonne ou mauvaise nouvelle ?

Fut un temps où les craintes liées à l'essor démographique de la planète étaient fortes. Alors que les États-Unis franchissaient le cap des 200 millions en 1967, paraissaient des ouvrages aux titres apocalyptiques : *The Population Bomb* (1968) ou, plus modéré, *Limits to Growth* (1972)²⁷. Il est vrai que c'est à cette époque, en 1965 pour être plus précis, que la planète dans son ensemble connut son taux de croissance record : 2%. À vitesse grand V, la planète vit alors apparaître coup sur coup, dans des intervalles aussi courts que 14, 13 et 12 ans, ses quatrième, cinquième et sixième milliards d'habitants. Cette rapide croissance faisait envisager le pire quant aux problèmes de surpopulation : famines, pollution, épidémies, épuisement des ressources naturelles, etc. La croissance avait alors mauvaise presse. Or, malgré une croissance démographique encore forte dans certaines régions du globe, spécialement dans l'hémisphère sud, on remarque une baisse progressive et généralisée du taux de croissance à l'échelle planétaire. Le taux

mondial actuel est de 1,2% (ce qui ajoute chaque année environ 80 millions d'habitants à la planète), près de la moitié seulement du taux record, 40 ans plus tôt. Partout les indices de fécondité diminuent, de sorte que la population mondiale devrait atteindre son sommet historique, à 10 ou 11 milliards d'habitants, quelque part dans la seconde moitié du présent siècle. Le nombre de personnes vivant sur la planète devrait ensuite amorcer son déclin²⁸.

Dans l'ensemble des pays développés, où le taux de croissance se rapproche dangereusement du point mort, la crainte aujourd'hui la plus courante est plutôt l'inverse : que la croissance soit trop faible. Car d'aucuns s'entendent pour dire que dans les pays développés, la croissance, lorsque modérée, est plus facile à gérer que la décroissance²⁹. Cela est à tout le moins véridique du point de vue économique. Les arguments les plus positifs aujourd'hui entendus au sujet de la croissance démographique américaine sont en effet de nature économique ou fiscale.

L'avantage économique le plus évident découlant d'une croissance démographique modérée provient de l'effet qu'elle a sur la structure des âges, surtout si la croissance provient principalement de l'accroissement naturel³⁰. En effet, une croissance de cette ampleur exerce une pression à la baisse sur l'âge moyen d'une population, ce qui permet de conserver une structure des âges plus équilibrée. Dans le contexte actuel, qui est celui d'une population vieillissante, phénomène généralisé dans les pays développés et conséquence du baby-boom d'après-guerre suivi du *baby-bust* (chute du taux de natalité), la croissance permet de ralentir le vieillissement en augmentant la

²⁶ AUDREY SINGER, *op. cit.*

²⁷ Pour une discussion sur les thèses catastrophistes (erronées) à propos des perspectives démographiques mondiales, lire NICHOLAS EBESTADT, « Doom and Demography », *Wilson Quarterly*, hiver 2006. Disponible en ligne :

http://www.aei.org/publications/filter.all.pubID.24201/pub_detail.asp (page consultée le 23 octobre 2006).

²⁸ JACQUES HENRIPIN, *op. cit.*, p.16.

²⁹ SILLA BRUSH, « A Nation in Full », *U.S. News and World Report*, 2 octobre 2006.

³⁰ Contrairement à l'accroissement naturel, l'immigration directe ne participe pas véritablement au rajeunissement de la population, car les immigrants arrivent généralement en terre d'accueil à l'âge adulte. L'âge d'un immigrant est, bien entendu, toujours plus élevé que celui d'un... nouveau-né. JACQUES HENRIPIN, *op. cit.*, p.59.

part relative des jeunes dans la société. À terme, cela permettra d'avoir une population active plus importante lorsque les *baby-boomers* seront à la retraite. Cet effet n'enraye pas le problème des coûts sociaux de plus en plus importants liés au vieillissement de la population, mais il permet de le tempérer.

Il demeure que plusieurs aux États-Unis s'inquiètent malgré tout des effets qu'aura le départ massif des baby-boomers à la retraite. Et ce, même si les conséquences dans ce pays seront moindres que dans la majorité des pays développés, où les taux de croissance sont généralement plus faibles et où, incidemment, les populations sont plus vieilles. L'ex-président de la Réserve fédérale américaine, Alan Greenspan, a annoncé lors de son dernier message public que le départ à la retraite des 78 millions de baby-boomers américains allait faire courir les États-Unis à la catastrophe si rien n'était fait pour prévenir le coup. Son successeur, Paul Bernanke, y va du même discours en affirmant que les programmes et les politiques présentement en place ne pourront encaisser le coup. Selon la Réserve fédérale, les coûts de la sécurité sociale (*Social security*) et de l'assurance santé pour les personnes âgées (*Medicare*) passeront de 7% du PIB en 2006 à 13% en 2030 et à 15% en 2050³¹. Par contre, au Canada par exemple, où la population vieillit plus rapidement qu'aux États-Unis³² (malgré un taux de croissance démographique similaire – environ 1% par année – le fait qu'elle soit principalement le résultat de l'immigration – à hauteur de 66%, contrairement à 40% pour

les États-Unis³³ - diminue l'effet rajeunissant de la croissance), les coûts reliés au mêmes services sociaux passeront, au cours de la même période, de 15% à 25% environ³⁴. Bien sûr, les services sociaux canadiens sont plus généreux, ce qui rend la comparaison imparfaite. On doit alors justement en conclure qu'au Canada, comme dans la majorité des pays développés, il y aurait tout lieu de s'inquiéter davantage que les Américains des effets du vieillissement de la population et ce, à un double titre : non seulement notre population vieillit plus rapidement que la leur, mais nos services sociaux exercent également, au départ, une pression plus grande que les leurs sur les finances publiques et le PIB.

Dans le contexte américain, la part importante que représentent les immigrants et les Américains de seconde génération (première descendance des immigrants) dans la croissance de la population, pose par ailleurs un défi supplémentaire dans la lutte aux effets du vieillissement de la population. Certaines personnes indiquent que l'effet rajeunissant de la croissance démographique dans ce contexte ne sera bénéfique que si, et seulement si, les jeunes d'aujourd'hui, qui sont de plus en plus des immigrants ou des fils et filles d'immigrants, développent leur plein potentiel. Ce souci découle du constat selon lequel, bien que leurs conditions s'améliorent progressivement, les jeunes issus des minorités ethniques se classent moins bien que les Blancs sur pratiquement tous les indicateurs de bien-être social, tels que le niveau d'éducation et l'état de santé. Pour profiter pleinement de l'effet rajeunissant de la croissance, les Américains doivent donc investir davantage pour assurer le développement du potentiel de ces jeunes. Autrement, ceux-ci deviendront, à l'instar des personnes âgées, davantage un fardeau fiscal qu'un levier pour la société³⁵.

³¹ ASSOCIATED PRESS, « Bernanke Says Baby Boomers will Place Huge Strains on U.S. », *International Herald Tribune*, 4 octobre 2006.

³² À l'heure actuelle, les États-Unis et le Canada ont une fraction de vieux (60+ ans) dans leur population qui est similaire, soit 17% et 18%, respectivement. Or, les Nations Unies projettent qu'à l'horizon 2050, les chiffres passeront à 26% pour les Américains et à 32% pour les Canadiens. Pour cette même date, la palme pour la société la plus âgée ira au Japon, qui aura une fraction de vieux aussi élevée que 42%. NATIONS UNIES/DIVISION DE LA POPULATION, *Population Ageing* 2006, URL : <http://www.un.org/esa/population/publications/ageing/ageing2006chart.pdf>, page consultée le 24 octobre 2006.

³³ STATISTIQUE CANADA, *op. cit.*

³⁴ JACQUES HENRIPIN, *op. cit.*, p.77.

³⁵ LINDA JACOBSEN, entrevue avec l'auteur, 11 octobre 2006.

L'effet rajeunissant d'une croissance modérée est aussi perçu comme un avantage pour l'activité économique des États-Unis, car il augmente la part de personnes faisant partie de la population active. Ce sont effectivement ces personnes ayant entre 15 et 60 (ou 65) ans qui produisent de la richesse. Ainsi, plus la fraction de la population située dans cette tranche d'âges est élevée, plus la société est productive. Profiter de cette conjoncture favorable se dit d'ailleurs aussi « encaisser le dividende démographique »³⁶. La prémisse derrière cette idée est que les jeunes sont plus novateurs, plus énergiques et plus enclins à prendre des risques que les personnes âgées. Ce sont aussi des consommateurs plus avides de nouveautés, notamment dans le domaine technologique, ce qui vient stimuler un marché à haute valeur ajoutée³⁷.

Toujours du point de vue économique, l'immigration qui accompagne cette croissance est également perçue comme un avantage. Non seulement permet-elle de maintenir la population un peu plus jeune, mais elle permet également, grâce à la plus grande diversité ethnique qu'elle insuffle à la société américaine, de rendre le marché américain plus compétitif dans le contexte d'une économie mondialisée³⁸. Le savoir-faire qu'ils importent avec eux en relation avec les pratiques culturelles et économiques de leur pays d'origine, de même que leurs contacts personnels au sein de celui-ci et avec la diaspora dans d'autres pays, sont des atouts supplémentaires dans les relations commerciales avec l'extérieur. On attribue également aux immigrants des qualités similaires à celles que possèdent les jeunes : ils seraient plus dynamiques, plus

novateurs et plus enclins à prendre des risques que la population locale moyenne³⁹.

Les perspectives sur la croissance démographique deviennent cependant plus négatives lorsque prises sous l'angle environnemental. Bien qu'il n'y ait pas de consensus à ce sujet, plusieurs craignent les conséquences de la croissance démographique sur l'environnement. De manière globale, certains s'inquiètent que plus d'Américains signifie aussi plus de pollution et un épuisement accéléré des ressources naturelles. On rappelle à cet effet que les Américains représentent 5% de la population mondiale, mais qu'ils sont également responsables de 25% des émissions mondiales de gaz à effet de serre⁴⁰.

Au niveau local, une des principales manifestations de la croissance démographique se remarque dans le rapport que les Américains entretiennent avec le territoire, rapport qui n'est pas sans inquiéter les environnementalistes. Actuellement, le territoire est développé à un rythme doublement plus rapide que celui de la croissance démographique. Cela signifie que chaque Américain transforme de plus en plus de territoire vierge pour construire écoles, routes, hôpitaux, commerces, habitations, etc. La part moyenne de territoire développé par habitant a d'ailleurs grimpé de 20% en 20 ans. Derrière cette réalité se trouve d'abord et avant tout le phénomène de l'étalement urbain. Au cours du dernier siècle, les Américains sont passés de la campagne à la ville ; entre 1900 et 2000, la part de citadins dans la population nationale est passée de 40 à 80%. Ce processus dit de « métropolitisation », qui se poursuit encore aujourd'hui, a fait grossir la taille des villes. Mais ce qui accélère maintenant l'expansion des villes et, ce faisant, l'étalement urbain, c'est la popularité grandissante des banlieues,

³⁶ RAND CORPORATION, « Banking the Demographic Dividend: How Population Dynamics Can Affect Economic Growth », *Policy Brief*, 2002, URL: http://www.rand.org/pubs/research_briefs/RB5065/RB5065.pdf, page consultée le 24 octobre 2006.

³⁷ MICHAEL MANDEL, « What It Means to Hit 300 Million », *Business Week*, 5 septembre 2006.

³⁸ WILLIAM FREY, entrevue à l'émission « On Point », *National Public Radio*, 27 septembre 2006.

³⁹ MICHAEL MANDEL, *op. cit.*

⁴⁰ VICTORIA MARKHAM, entrevue à l'émission « On Point », *National Public Radio*, 27 septembre 2006.

lesquelles accaparent beaucoup plus de territoire par personne que les centres-villes, avec les autoroutes, les stationnements à ciel ouvert, les centres commerciaux, les vastes habitations et les terrains privés. Un Américain sur deux habite aujourd'hui la banlieue, une fraction qui a doublé depuis 1950⁴¹. Ainsi, non seulement le nombre d'habitants croît sur le territoire américain, mais chaque Américain utilise également plus de territoire, accélérant ainsi le processus de sa détérioration.

Une autre source d'inquiétude concerne la situation géographique où se produisent les phénomènes d'étalement urbain les plus importants. Ceux-ci s'observent dans les États qui connaissent les plus importants booms démographiques, soit dans le sud et dans l'ouest du pays. Les neuf États qui croissent le plus vite sont situés dans l'une de ces deux régions : 1) Nevada (66% en 10 ans) ; 2) Arizona (40%) ; 3) Colorado (31%) ; 4) Utah (30%) ; 5) Idaho (29%) ; 6) Georgie (26%) ; 7) Floride (24%) ; 8) Texas (23%) ; 9) Caroline du Nord (21%). Ainsi, Las Vegas (NV) est la métropole qui a connu la plus forte croissance entre 1990 et 2000 : elle a crû de 86%. Ensuite, des villes comme Austin (TX) et Phoenix (AZ) ont crû de 48% et 45% sur la même période⁴².

Or, ces explosions démographiques à l'échelle métropolitaine se produisent dans des endroits qui sont parmi les plus vulnérables au pays au niveau écologique, ce qui pose un risque élevé pour les habitants qui y vivent. Le sud côtier s'expose d'emblée à des catastrophes naturelles, tels que les ouragans et les inondations. Cependant, les conséquences de ces catastrophes naturelles risquent de devenir de plus en plus graves, à mesure que se dégradent les zones humides aux abords des côtes suite à l'activité humaine qui s'y déploie. Ces zones sont des digues naturelles

contre l'érosion de la mer et aussi contre les assauts répétés des ouragans. En s'installant en masse sur les rives du Golfe du Mexique, les Américains se trouvent ainsi à détériorer un territoire déjà à risque. Les conséquences funestes de l'ouragan Katrina sur les zones habitées, que plusieurs associent non seulement au mauvais entretien des digues artificielles, mais également à l'érosion avancée des zones humides (notamment dans le delta du Mississippi), en sont un exemple patent.

Quant à l'Ouest américain, la principale catastrophe naturelle à poindre pour ses habitants est la pénurie d'eau. Le boom démographique dans cette zone pour l'essentiel quasi-désertique et pauvre en eau fait croître considérablement la pression sur les ressources hydrauliques. Déjà, le Département américain de l'Intérieur (*United States Department of the Interior*) estime que l'ouest du pays dans son ensemble ne dispose pas, à l'heure actuelle, de ressources en eau suffisantes pour satisfaire les besoins de base des citoyens, des villes et des agriculteurs⁴³. Autrement dit, la demande excède déjà l'offre disponible et le Département craint que la compétition entre consommateurs ne s'exacerbe et tourne à la crise. Évidemment, il s'agit là davantage d'un problème de gestion des ressources que d'un problème strictement de population. Mais, comme le démontrent également les conséquences sociales et économiques de la croissance de la population, la démographie demeure, telle une lame de fond, un facteur lourd et sous-jacent à l'ensemble des phénomènes sociaux, économiques, politiques et environnementaux.

Conclusion

Pour le meilleur et pour le pire, les États-Unis sont exceptionnels à bien des égards, et leur exceptionnalisme démographique n'est

⁴¹ CENTER FOR THE ENVIRONMENT AND POPULATION, *U.S. National Report on Population and the Environment*, URL: http://www.cepnet.org/documents/USNatlReptFinal_000.pdf, page consultée le 24 octobre 2006.

⁴² Idem

⁴³ DEPARTMENT OF THE INTERIOR, *Water 2025 : Preventing Crisis and Conflicts in the West*, <http://www.doi.gov/water2025/water2025-Exec.htm>, page consultée le 24 octobre 2006.

pas le moindre, car il procède de plusieurs phénomènes qui font également leur distinction : une population nombreuse, essentielle à sa puissance internationale, un véritable *melting pot*, une économie dynamique et, globalement, une grande vitalité sociale, intellectuelle et politique. Plusieurs démographes s'entendent effectivement pour dire qu'une croissance démographique modérée, comme l'est celle des États-Unis, est un stimulant individuel et collectif, car elle encourage la responsabilisation et l'initiative. À l'inverse, une croissance débridée paralyse le développement en accaparant les ressources vives de la société, tandis qu'une croissance trop faible ou, pis encore, la décroissance, provoquent la léthargie⁴⁴. Cela dit, si la croissance démographique américaine trouve plus d'avantages que d'inconvénients, il faut tout de même rappeler les craintes des environnementalistes. L'utilisation toujours plus importante du territoire et des ressources naturelles par une population croissante cause, à long et même court terme, leur dégradation et leur raréfaction.

Maintenant, on peut se demander si l'immigration latino-américaine pourra encore longtemps contribuer comme elle le fait présentement à la croissance démographique des États-Unis. Des débats houleux continuent d'avoir lieu au sujet de l'immigration qui traverse chaque jour la frontière sud de leur pays. Il est difficile d'envisager un recul net de cette immigration, mais une diminution progressive pourrait éventuellement, par voie de conséquence, réduire l'apport des immigrants à la croissance démographique américaine. Qui plus est, il est intéressant de noter que les immigrants de seconde génération ont généralement moins d'enfants que leurs parents, et même souvent moins que la moyenne nationale⁴⁵. Ainsi, si le flot d'immigrants venait à

diminuer et que leur propre descendance, pourtant abondante, ne conserve pas la fécondité de ses ancêtres, la démographie américaine pourrait effectivement croître à un rythme plus lent. Ceci n'est qu'un scénario, mais que l'issue du débat sur l'immigration rendra plus ou moins plausible.

⁴⁴ Voir JACQUES HENRIPIN, *op. cit.*, p.101-102.

⁴⁵ RUBÉN G. RUMBAUT et IRVINE ALEJANDRO PORTES (2005), « The Second Generation in Early Adulthood », *Ethnic and Racial Studies*, vol. 28, no 6.

Les opinions exprimées et les arguments avancés dans cette publication demeurent l'entière responsabilité de l'auteur-e et ne reflètent pas nécessairement ceux de l'Observatoire des Amériques ou des membres du Centre Études internationales et Mondialisation (CEIM).